

Jean-Philippe Salabreuil

Lettres à Jean-Loup Trassard

Jean-Philippe Salabreuil a publié trois livres dans la collection *Le Chemin* chez Gallimard : *La Liberté des feuilles* (1964, prix Max Jacob, livre réédité dans la collection *Orphée* à La Différence en 1990), *Juste retour d'abîme* (1965) et *L'inespéré* (1969).

La liberté des feuilles, recueil de poèmes, s'épanouit dans la fraîcheur d'une Puisaye où est enracinée la maison familiale. Les deux livres suivants mêlent proses et poèmes, d'où surgit « une amère étrange clarté ». Une page de *Juste retour d'abîme* commence par « Oh non plus de ce pays de trous et de cendre dans les trous ». Toutefois, malgré les prises de l'inquiétude envahissante, « la valise d'une âme » est encore « emplie d'herbe lointaine et de cheveux de femme ».

Dans *L'inespéré*, la mort neige sur l'amour et malgré « une ardente volonté de salut » affirmée par l'auteur en postface, toutes les chambres sont habitées par le désenchantement :

« Vois que s'efface le ciel enfance
Et tu prononceras parfois le mot
De larme en l'éternel et le tremblant si beau
Silence de la vie infiniment silence. »

Pour le poète de vingt-neuf ans les mots ne sont pas écailles dont il se couvrirait, mais des blessures par quoi la braise du désir et la noirceur des larmes atteignent son propre sang. Cependant, il semble qu'il veuille demeurer comme l'ange qui « se tient debout devant l'allongement des ombres de la vie ».

Quand j'ai écrit à Jean-Philippe Salabreuil mon admiration pour *Juste retour d'abîme* qu'il m'avait envoyé, il était au Congo en coopération pour service militaire. Nous avons échangé quelques lettres, attendant le moment de nous rencontrer enfin. Ce qui se réalisa en février 1970 dans un café qui est au coin de la place Diderot, sur le flanc de Saint-Germain-des-Près. Jean-Philippe avait trouvé un travail, il enseignait le français aux étrangers des ambassades récemment nommés en France. Nous avons parlé presque deux heures et convenu de nous revoir bientôt. Une quinzaine après, j'ai appris, presque par hasard, que mon jeune ami avait mis fin à ses jours.

Salabreuil
Consulat de France
à Élisabethville
Katanga, Congo
Afrique

Cher Jean-Loup Trassard

Votre lettre m'a suivi au Katanga. Elle me retrouve dans la solitude claire et vide de cette cité d'Élisabethville qui, encastrée dans son plateau de brousse, ne trouve paradoxalement existence que dans l'abstrait. C'est dire que les lignes que vous m'envoyez (venues d'un réel et d'une vérité qui me sont chers) ont été pour moi une grande joie. Merci de me parler ainsi d'un livre qui, maintenant, rejoint l'éloignement de l'enfance. Infiniment plus présent, d'une autre façon, m'est demeuré *L'Érosion intérieure*. Ce fut un grand moment pour moi que cette lecture en juin dernier, souvent reprise par la suite. L'intention de mon envoi était de reconnaissance. Mon rêve serait qu'il puisse un jour devenir le signe d'une unanimité vraie. Vous travaillez dans une direction de longue haleine. C'est un espace qui respire, qui n'a pas de fin mais où je suis sûr que le souffle peut le mieux s'accomplir. Le choix d'un sens ne relève pas de nous, mais je sais que cette perspective m'a soudain concerné, d'abord en tant que lecteur, et puis je crois d'une

manière plus profonde. J'enseigne ici la philosophie (je suis venu « pour cela ») : certaines vérités sont épuisantes à répéter. Surtout j'écris, par nécessité, pour survivre : je crois mieux savoir maintenant ce qu'est le poids d'un mot. Tout cela est difficile et peut-être dérisoire, comme l'est cette vie qui n'a que peu à offrir, cette savane tacite et hostile. Il faut beaucoup donner aux êtres, aux choses, à soi-même, surtout de l'espérance. Je serais heureux que nous n'interrompions pas ce dialogue. Soyez assuré cher Jean-Loup Trassard de toute mon amitié sincère.

Élisabethville,
4 janvier 1966

Cher Jean-Loup Trassard,

Non, je ne laisserai pas passer les mois : votre lettre si amicale me rejoint dans une solitude trop profonde pour que j'en laisse les mots sans écho. L'Afrique entre-t-elle dans ce que j'écris ? Sans doute, mais d'une manière plus essentielle que « pittoresque » (et je n'ai même pas eu à me défendre contre l'exotisme). Et si l'Afrique est purement (et d'une façon tout à fait personnelle) cet exil, cet éloignement, cette rupture d'enfance, alors ce que j'écris demande beaucoup à l'Afrique. J'écris plus lentement, plus apaisé : les mots valent ici leur pesant d'amertume. Ce *détachement* dont vous parlez, il m'est forcé de m'y résoudre. Mais il me vient, je crois, en un temps où m'était nécessaire la règle de sa rigueur. De moins en moins, j'écris dans le dessein d'un livre, ma visée devant la vie continue : atteindre à l'absolu de cette continuité par l'écriture. Ici, je relis de grandes épopées : Homère, Virgile, Dante, d'Aubigné. J'ai foi dans l'avenir du grand poème cosmique : il est mon idéal ; je ne procède encore que fragment par fragment vers cet accomplissement, mais l'atteindrai-je un jour ? J'ai décidé de travailler dans le silence, longtemps. Mon éloignement des milieux littéraires m'a appris une sagesse un peu taciturne (contre laquelle il m'arrive de me révolter). Ici, ce sont, au-delà des limites de la ville, de frais paysages qui commencent, dans la faveur de cette altitude assez élevée du plateau katangais. Pour la première fois (mon enfance a souvent rêvé de cela) je suis en train de passer une année entière dans la complicité quotidienne d'un torrent sauvage ! Et cette chose miraculeuse m'arrive au moment où j'en ai le plus besoin pour me défendre contre la médiocrité, le solennel mépris, le silence inhumain de cette ville artificielle. Car les choses de cette Afrique-là sont désolantes de vanité. Il me semble n'aimer que mon torrent, peut-être parce que sa source se situe dans mon passé d'enfance ? À la fin de juin, je renouerai avec l'Europe. Cet autre bond, en retour, m'effraie un peu. Que restera-t-il de moi là-bas ? Ne vais-je pas ne plus savoir du tout ce que je suis revenu ? Ce sera un été de recherches, de poursuites. J'espère aussi vous rencontrer à mon retour en France, et aussi retrouver, d'ici-là, la joie de vous lire. Veuillez croire, cher Jean-Loup Trassard en mes meilleures pensées d'amitié vraie.

Élisabethville
17 avril 1966

(Et pardonnez-moi d'avoir tant parlé de moi.)

Cher Jean-Loup Trassard,

En réalité, je ne cherchais pas à démêler laquelle, de la vie ou de l'écriture, venait quotidiennement au secours de l'autre. Cela n'a finalement qu'une importance toute psychologique (il me semble, secondaire) et relève certainement de l'art poétique et de l'esthétique (à laisser aux juges des fruits, les vivants de l'origine n'en ont que faire). Ce dont, par contre, je suis certain, c'est que la vie est à l'origine de tout. Sans elle, aucune écriture ne peut suivre son cours. Cela dit, les espaces sont bien sûr communs, les échanges s'accomplissent incessamment dans une unité que je voudrais appeler *respirante*. Et ce grand poème cosmique dont je vous parlais, il serait la plus vaste, la plus profonde inspiration possible appelée par le souffle d'un monde infini, tel du moins qu'infinitement nous pouvons et devons concevoir l'univers aujourd'hui. Ce serait l'emplissement lyrique de notre aire, un appel qui aille jusqu'aux frontières, un chant qui contienne nos limites. L'œuvre, que je sache, n'a pas encore été tentée. Qui l'accomplira, je ne le sais non plus. Mais je crois qu'il y a là une vérité. Je voudrais aussi qu'elle soit un peu la mienne, en toute humilité.

Pour en revenir à mon torrent et aux échanges de la vie et du langage, je sens bien, maintenant, que je me trouve incapable et chaque jour plus, de discerner ce que ce paysage apporte à l'écriture (en écrivant) et surtout : ce que l'écriture apporte au paysage (en me promenant). Ce que je vis, ce que j'écris, ne sont plus qu'une seule et même totalité dont je puis dire qu'elle est toute ma vie (le torrent, les eaux, sont le miroir de l'univers) et ce qui, de l'écriture, outrepassé les limites de cette vie sans importance (la mienne) est à considérer comme nul, allant au-delà du champ du sensible. Mais la Vie, l'absolue, l'impersonnelle, demeure ce que grâce à nos sens, nous percevons d'infini, qui nous dépasse et dépasse l'écriture : le silence peut-être ?

Pour votre part dans votre recherche du lieu absolu qui à la limite serait fait de signes ou symboles (la crypte souterraine, l'église close, la forêt dense, la campagne bouchée par la nuit, la chambre aveugle aussi où se tient Clément Hulin), dans votre quête aussi d'un langage qui soit à la fois comme objectif et comme halluciné, je crois que la même Vérité (ou plutôt le reflet de la même vérité), est présente. Nous travaillons sur la vague lueur d'une pensée plus haute, ailleurs, pensée de qui ? Rêve de quel dormeur qui nous contient et nous libère du chaos de quelle âme énorme ? Ce thème de la Chambre-Pensée, de la Chambre-immagination, chambre noire où le *solitaire*, lentement, cultive et accroît la lumière profonde qui monte de l'intérieur (autre infini qui répond à celui dans lequel est plongée la salle, dont les murs luisent d'une formidable pression double), il me semble qu'il est absolu et inépuisable, traduisant sans fin cet échange entre le monde et l'être, dont la voie nous échappe, et situant de façon pure ce problème de forces qui nous rudoie.

Voudrez-vous me pardonner tout ce verbiage sur des choses que, sans doute, vous avez tant et plus que moi éprouvées ? J'ai été heureux de votre lettre, heureux aussi de pouvoir confier à cette réponse quelques pensées qui me tourmentent actuellement (celle-ci aussi, dont il faudrait approfondir l'énigme : que la conscience de l'éternité peut naître en nous de la répétition chaque jour des gestes les plus familiers, des habitudes les plus sordides, cultivées comme des manies) – Je serai à Paris le 26 au soir, et j'ai peu d'espoir de pouvoir assister à la réunion annuelle chez Gallimard. Mais aurai-je le plaisir de vous rencontrer dans la semaine qui suivra ? Veuillez croire, cher Jean-Loup Trassard, à toutes mes pensées vraies.

Élisabethville,
17 juin 1966

Cher Jean-Loup Trassard,

J'espère que vous recevrez avant votre départ pour l'Espagne cette réponse tardive. Le retour m'a désemparé. Les mots me manquent douloureusement. J'ai passé tout ce mois en rendez-vous littéraires qui n'ont fait qu'accroître ma répugnance de ce petit monde clos et satisfait. D'épuisantes conversations inutiles qui m'ont trop longtemps éloigné de ce lieu de feuillages et de ciel vrais. Maintenant seulement j'entame le dialogue avec ces êtres de silence qui font un monde difficile à vivre en profondeur. Après cette absence (à la faveur d'un désarroi cruel) je m'aperçois que le chemin vers cette vérité de la terre est toujours à reprendre. Combien je m'étais détourné de cette brûlure profonde ! Avec le frisson d'une fièvre mal apaisée je recommence à m'enfoncer dans l'ombre tragique du grand univers terrien. Les signes me font défaut. Tout est à reprendre. Cette faiblesse est aussi bien du corps que de l'âme. Quel vide et quel silence ! Deux textes me sont venus la semaine dernière : je ne parviens pas à les reconnaître miens. J'ai tout de même un peu peur de ce vertige. Pardonnez l'application de cette lettre (j'ai aussi un nouveau stylo à prendre en main : cela n'arrange pas les choses). La vie m'est laborieuse dans ses moindres détails. Mais j'espère en des jours plus clairs. J'attends une lettre avec impatience, ainsi qu'une conversation en septembre avant mon départ. Avec amitié vraie.

Saint-Romain-le-Preux
le 26 juillet 1966

Cher Jean-Loup Trassard,

C'est d'abord une très réelle joie de lire que j'ai ressentie à suivre le déroulement lentement proposé de vos *Paroles de laine*. Il y a dans vos textes une qualité d'intense dans l'immobile, de dynamique dans la répétition, qui vraiment engendrent la respiration « autre » qui nous saisit de l'intérieur à l'abord d'un paysage nouveau (parfaitement inerte dans son ensoleillement, mais profondément émouvant) : et la lecture active doit bien être aussi cette promenade extasiée à la fois puissante et dominée.

Pour le reste, je pourrais aussi vous dire que je me suis souvent senti « touché de près » par l'impact au monde de vos « héros » ; cela a infiniment moins d'importance. Ni plus, l'intérêt attentif que j'ai porté à la technique de votre écriture (j'espère que nous pourrions en parler bientôt de vive voix). Je veux surtout vous dire que votre recherche me paraît déterminante et qu'il est essentiel que vous vous acheminiez vers cette totalité écrite que vous avez su vous choisir, de la même façon « posée », toujours plus pleine.

Étourdiment, en feuilletant rapidement les *Cahiers du Chemin* dans une librairie, j'avais cru remarquer un certain maniérisme dans cette façon de commencer le texte hors des lies. J'ai relu ce morceau, et reconnu la nécessité qui vous a poussé à préluder avec ce monologue de délire. Je voulais simplement vous le dire. Pardonnez-moi également de n'avoir pas donné suite cet été à votre amicale entremise auprès d'un critique américain : j'étais alors « consacré » à une dévotion qui fut d'une exigence folle, et dont je ressens encore aujourd'hui la terrible emprise. Soyez assuré, cher Jean-Loup Trassard, de mon amitié vraie, et de mon attentive fraternité en écriture, si vous voulez bien l'accepter. À bientôt !

5 mai 1969